L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 7 FEVRIER 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

VI.

Judic à Mexico, à la Havane — Sa venue au Grand Opera-House — Une aubaine pour les feuilletonnistes coutiriers — Petit talent, grande vanité — Biju est immortel — La semaine à l'Opéra — Le goût actuel — Jeux de patience — GAVAUT, MINARD ET CIE — *Mmes Aubert, Thal, Elvire, Fernande, Masson — MM. Chamonin, Marchand, Gérard, Perrenot — Un Pandore muet* — LE COEUR ET LA MAIN — LA FILLE DE MME ANGOT — *Mme Alice Reine — Gestation continue* — L'INCOGNITO *et ses interprètes — Printemps vivants — O le pont d'Avignon!* — GIROFLÉ-GIROFLA — *Début de M. Rebeval* — LE GRAND MOGOL — *Bénéfice de Mme Charles Richard — Un travail curieux de M. Alcide Bougère* — CREOLE DAY — *Le second abonnement de l'Opéra.*

Je ne sais trop quel a été le succès de Judic à Mexico, financièrement parlant; la réussite artistique, cela va de soi partout; mais ce qui ne fait point doute, c'est le triomphe de la charmante artiste à la Havane. Quand les Havanais s'éprennent d'un sujet, ils ne font pas les choses à demi; je ne rappelle certaines ovations vraiment royales décernées là à des divas de la danse, du drame et du chant!

Le cubain a du soleil dans son organisme; de la flamme aux veines aussi bien qu'aux yeux.

Judic fait, à cette heure, l'heureuse expérience de ce chaud tempérament. L'accueil qu'elle a reçu à la Havane a été tel qu'elle a dû y demeurer une semaine de plus. Si bien que son début, qui devait avoir lieu ici le 15 au Grand Opera House, est renvoyé au 21 février.

Une note que je reçois de l'agent de Judic, M. Frank Farrell, me donne l'échelle des prix adoptés pour cet engagement, et quoique je n'aie point coutume de placer ici semblables détails, je dérogerai pour l'occasion à mon habitude, et vous fournirai, sans plus attendre, un renseignement attendu fort impatiemment sans doute par tous ceux qui suivent le théâtre: Fauteuils d'orchestre et de parquet, pour les neuf représentations, $15; stalles de balcon, $12.

Les places prises au bureau sont ainsi cotées: Orchestre et Parquet $2; Family Circle (Secondes) $1; Entrée générale $1; Galerie (Troisièmes) 50 cents.

Ce tarif est assurément très modéré; j'ajouterai même qu'il en coûte généralement plus à Paris pour entendre l'artiste engagée par M. Grau, aux appointements que l'on sait: dix-huit cents francs par soirée, si mes souvenirs sont fidèles.

Judic est une personnalité artistique autour de laquelle ils s'est fait trop de bruit en Europe et en Amérique pour qu'il soit besoin d'écrire une préface pompeuse à son endroit. J'attendrai donc, pour vous en parler, qu'elle ait paru devant le public de la Nouvelle-Orléans.

Je pourrais bien, en attendant, m'amuser aux bagatelles de la porte, ouvrir les vingt-quatre malles où je ne sais quelle artiste-modiste a placé 50 toilettes qui ont fait rêver, paraît-il, les privilégiées du monde ou du demi-monde qui à Paris ont obtenu la faveur de les voir. Le seul détail de ces toilettes, dont ont retenti bien des feuilles aux Etats-Unis, et que j'ai sous les yeux, me prendrait forte partie de l'espace destiné au présent Bulletin et faciliterait singulièrement ma besogne, de plus en plus malaisée.

Mais je le confesse, je n'eus jamais de goût pour ce genre de compte-rendu; il m'est aussi antipathique que me le sont et la rédaction et la lecture de ce qu'on appelle les "Society Notes"; narcotique exerçant sur moi une invincible influence, quand je les écris ou les lis, et dont l'effet est sans doute non moins malfaisant sur nombre de mes lecteurs.

De ces toilettes de Judic ce n'est donc certainement pas moi qui vous entretiendrai, même quand la frétillante comédienne s'y sera insérée. Je me perdrais certainement dans ces traines là et j'y gagnerais quelque chute. Soyons prudent. En revanche vous pouvez être certains que je suivrai avec ponctualité ses rares représentations, et vous en dirai très librement tout ce que j'en penserai.

Cette liberté d'appréciation, je me plais à en user, surtout quand il s'agit d'une individualité marquante. A l'égard de celles-là les publics étrangers—les Américains surtout, qui sont essentiellement indulgents—acceptent trop souvent pour vérités incontestables des louanges absolues, franchissant toutes bornes. Trop souvent on s'enroue en chantant à l'unisson les éloges de l'artiste, sans l'avoir même entendu. C'est de la grisérie, et une fois entendu, celui-ci utilise votre lyrisme et vous fait accepter comme qualités même ses défauts les plus manifestes.

Ce sont ces engouements irréfléchis qui plus d'une fois nous ont attiré les fausses railleries, les railleries clichées de certains écrivains d'outremer, confondant la bienveillance, excessive sans doute, avec la naïveté, la candeur; j'atténue le mot.

Ma carrière de critique m'a appris, d'ailleurs, que les grands artistes sont ceux que froissent le moins les réserves dans l'appréciation.

Ils ont passé leur vie dans les études sérieuses; ils savent que le talent ne s'acquiert qu'au prix de luttes ardentes, d'un travail austère, et que si haut qu'on soit placé, il est encore, il est toujours d'autres sommets à gravir. *Excelsior, excelsior!*

Seuls, les esquintés, les ratés croient dépasser les miracles de l'électricité, et être arrivés même avant leur départ.

Je l'ai constaté maintes fois, c'est surtout chez les infiniment petits que vient se loger la vanité infiniment grande. Ces bons-hommes-là se croient volés de tout le bien qu'on dit des autres. Toujours l'histoire du choriste détraqué qui, avec un sourire de pitié, écoute le premier sujet et laisse échapper cette amusante protestation: "Si c'était moi!" Biju ne mourra jamais, vive Biju!!

Oui, oui; essayez du procédé, et vous verrez si j'en juge sainement. Prenez le soin de faire la route moins pénible des médiocrités; conquérez leur des sympathies, des appuis, au sein d'un parterre qui déjà apprêtait contre elles ses clés forées, et le plus souvent elles ne vous tiendront guère compte de vos complaisances outre-mesure. C'est le cri de la vérité qui vous a été arraché, pensent-elles; vous avez rempli simplement votre devoir de critique.

Mais, prenez garde; si tout à l'heure vous mettez une sourdine à vos dithyrambes, la colère de l'infiniment petit s'allumera, elle reviendra infiniment grande, et dans l'intimité, il tonitruera contre vous. Que voulez-vous? Il faut en prendre votre parti: le feuilleton a ses mécharts revenants bons. Le mieux est de ne s'en inquiéter point et de passer outre, quand on rencontre de ces plaisants-là.

Dès lors mettez-les en quarantaine—réclame parlant: leur vanité ne pèsera pas—et en cela ils sont destinés à mourir dans l'impénitence finale—du moins elle deviendra moins tapageuse. Elle comprendra que, par ses explosions, elle ne saurait rien gagner auprès d'un écrivain qui se respecte et surtout se fait respecter.

Quant à ceux qui sont placés en tête de l'art, je le répète, il en est peu qui n'aient pas au moins l'apparence de la modestie. Si votre plume rend hommage à leur mérite, ils vous en remercieront presqu'invariablement; et cela avec une satisfaction avec une chaleur, qui pourrait laisser croire à qui ne les connaîtrait pas, qu'ils n'ont pas l'habitude de se faire de l'amour-propre.

Cette semaine, ainsi que la précédente, a été quelque peu aride à l'Opéra. La nouveauté dont on s'y occupe, *Le Grand Mogol*, opérette en 3 actes et 4 tableaux, d'Audran, n'est pas encore prête, et en conséquence le répertoire a roulé sur des ouvrages déjà joués cette saison, et sur une reprise: *Gavaut, Minard et Cie.*

A l'époque où nous voici, la comédie-vaudeville recherche les engrenages les plus compliqués. Le public veut une intrigue touffue, des fils s'emmêlant tant et tant qu'il faille pour les démêler toute la persistance, toute la contention d'esprit que réclament les jeux de patience, les *questions*, comme on dit aujourd'hui.

Henneqin a introduit dans l'espèce de très amusants ouvrages, cela est indéniable; mais je vous affirme que le feuilletoniste obligé de faire comprendre au lecteur la marche, la suite, la solution de ces imbroglios, est fréquemment fort empêché; et, j'imagine que souvent aussi l'auteur lui-même se trouverait très embarrassé si pareille tâche lui était imposée.

Sous ce rapport, c'est-à-dire intrigue parlant, la pièce de Gondinet paraîtra un peu moins aux partisans de la manière nouvelle; néanmoins elle reste une boutade d'homme d'esprit; le sérieux ne tient pas devant elle. Je l'ai noté, à la suite de cette représentation donnée au bénéfice de M. Chamonin. La pièce n'était pas suffisamment sue, au point; pourtant, en dépit de quelques hésitations de mémoire, elle a été très joliment enlevée par Mmes Aubert, Thal, Elvire Fernande, Masson, et MM. Chamonin, Marchand, Gérard, Perrenot. Sans compter le gendarme; un Pandore muet, mais d'un inénarrable comique. Toute une invention.

Ce même soir avait lieu une autre représentation de l'opérette *Le Cœur et la Main*. Je prends plaisir à l'écrire, elle a été l'une des meilleures de la saison; une complète revanche de la veille, où j'entendais, pour la première fois, *La Fille de Mme Angot*, par les artistes de M. Durieu. La chose est manifeste, cet ouvrage ne convient nullement à cette troupe. Je ne sais trop pour quoi, elle s'y traîne, elle l'alourdit; à quelques exceptions près, c'en est fait de la gaîté qui court tant cependant à travers ces trois actes.

Dans le *Cœur et la Main* c'est l'inverse qui se produit; pas un artiste qui n'y soit à sa place, et Mme Alice Reine s'y montre fort remarquable. Tout le rôle de Micaëla est dans ses allures; on comprend qu'elle a plaisir à le chanter, à le dire; elle le sent, elle s'y anime; elle s'y plaît autant qu'elle y plaît.

Si je ne m'occupe pas ici, d'une façon spéciale, de chacun des sujets qui paraissent dans cet ouvrage, c'est que le temps ne m'en est point laissé; cependant je dois à la vérité d'écrire que tous y ont large part à un succès complètement mérité.

J'ai fort négligemment suivi les représentations de l'Opéra cette semaine; *Girofflé-Girofla* manque absolument de charme pour moi; quant au *Petit Ludovic*, je m'en tiens à mon dire, et d'ailleurs, autant que possible, de renouveler connaissance avec ces trois actes, auxquels manque la gaîté d'une sage-femme. Je m'en suis sauvé—sevré est ici mot de circonstance.

—En effet, ce diable d'ouvrage—délivrance en trois actes—est à gestation continue—Dans cette pièce, bien stérile pourtant, tout le monde accouche, excepté les auteurs.

Seulement ces enfants-là ne sont point évidemment venus à terme; ils ne sont pas viables.

A propos d'enfants, je ne laisserai pas assurément passer ce bulletin sans rappeler ces petites filles qui, lundi dernier, ajoutaient tant de piquant au programme de la représentation donnée au bénéfice de l'Exposition, sous le patronage d'un Comité de Dames. Une botte d'enfants mignonnettes, intelligentes, chargées de prêter de la vie à un acte qui n'en a pas exagérément: *L'incognito*, d'Emile Souvestre.

Et je vous assure de rechef qu'elles y ont pleinement réussi. A cette saynète assez terne elles ont prêté le vif coloris de leurs joies enfantines. Tous ces petits temps vivants remplissaient la salle de leurs bacs plus fraîches, bien plus parfumées encore, que celles qui leur étaient adressées par un auditoire *conquis*, rayi.

Savez-vous rien de plus doux à contempler que le visage d'un enfant dont les efforts sont compris par un public et qui reçoit les baisers de celui-ci?

Ce soir là c'était toute une symphonie de candeur et de gentillesse; tout un poème de jeunesse, qui se déroulait devant nous; et chacune de celles qui y concourraient, rayonnait de bonheur, en songeant que c'elle aussi dépendait l'ensemble tant applaudi.

Ah! qu'il faisait donc bon de danser, aux jours de l'enfance, la ronde du pont d'Avignon! Comme les yeux veux se mouillent quand on regarde ainsi repasser devant soi les farandoles des premières années!

Dansez, enfants, dansez longtemps sur ce pont d'Avignon toujours debout! Les bals improvisés des petits comptent parmi les meilleures choses d'ici-bas. Dansez!!

—Je ne vous ai point dissimulé mon sentiment sur *Girofle-Girofla*, que je tiens pour un fort actif narcotique. En cela je suis peut-être de la minorité; je l'espère même, car l'opérette de Lecocq sera redonnée ce soir, et je souhaite très sincèrement après tout qu'elle peuple la salle dans tous ses coins.

La représentation de ce jour emprunte d'ailleurs de l'intérêt au début d'un baryton, M. Rebeval, arrivé il y a un jour ou deux. C'est dans le rôle idiot de Mourzouk qu'il va se présenter à notre parterre. S'il y intéresse, double sera son mérite.

Après-demain aura lieu la première représentation de la dernière opérette d'Audran: *Le Grand Mogol*.

Dernière en effet comme partition mise à la rampe, mais première en date dans l'œuvre du compositeur.

Le Grand Mogol ouvrit, je crois, la carrière d'Audran. Il présenta son ouvrage à je ne sais plus quel directeur d'un théâtre de Paris; elle fut refusée formellement, *rétifrément*, comme *La Fille de Mme Angot*, s'il vous plaît.

Le musicien ne se laissa pas décourager par ce refus péremptoire; il pensa peut-être—car il y a presque toujours des accomodements de ce genre avec notre amour-propre—il pensa que ce rejet était attribuable aux frais considérables que nécessitait sa pièce, et la relégua pour un temps dans ses cartons.

Puis il se remit au travail en artiste qu'il est, et acheva *La Mysotte*, dont on sait la route triomphante, en France et partout.

Après ce succès qui n'était que le prélude d'autres succès, Audran n'était plus une "quantité négligeable;" il était devenu une puissance avec laquelle il fandrait désormais compter.

Donc lorsqu'il présenta à nouveau *Le Grand Mogol*, rejeté autrefois ainsi qu'un piteux rossignol, on lui fit chaleureuse réception. Sans lésiner on commanda les décors et les accessoires somptueux qui allaient servir de cadre à ces quatre tableaux.

J'ignore si *Le Grand Mogol*—dont je ne connais que quelques pages éparses—a suffisamment de vitalité pour arriver à être six ou sept fois centenaire, ainsi que *La Mascotte*. Le fait est que jusqu'ici il marche d'un pas très sûr et paraît acquérir des forces nouvelles à mesure qu'il s'avance.

J'ai dit tout à l'heure que l'ouvrage comporte une mise en scène plus étendue, plus luxueuse, que celle qui se rencontre généralement dans l'opérette. Cette mise en scène, nous l'aurons ici, m'assure-t-on. Que cette œuvre soit donc pour le troisième mois d'exploitation ce qu'a été *Le Cœur et la Main* pour le deuxième.

—On m'apprend qu'au cours de cette semaine, vendredi prochain selon toutes probabilités, un Concert-Spectacle sera donné à l'Opéra, au bénéfice de Mme Charles Richard, qui se trouve ici dans une situation bien difficile, ou pour mieux dire, désastreuse.

Entourée du respect de tous ceux qui la connaissent, elle en a aussi les sympathies; la plainte que lui a arrachée une position confinant à la misère, a été entendue. Des influences se sont aussitôt mises en campagne, et on a lieu de penser que rien ne viendra entraver la soirée projetée.

Si, comme tout l'indique, cette aide prompte et sérieuse se produit, il faudra en remercier sans réserve M. Durieu et ses artistes qui, spontanément, avec élan, —ils sont coutumiers du fait, d'ailleurs — se sont mis à la disposition de la jeune femme, abandonnée subitement à ses seules ressources, dans un pays qui n'est pas le sien, où elle a vécu isolée, et où par conséquent elle n'a qu'un cercle étroit de connaissances.

Le programme de cette soirée n'est pas encore arrêté; mais rien ne sera négligé pour qu'il serve efficacement ceux dont je vieu est d'obliger Mme Richard, et d'apaiser quelque peu une affliction qu'elle n'a pas méritée.

—On voit depuis quelques jours au foyer de l'Opéra une œuvre unique dans son genre, sur laquelle j'ai promis d'appeler l'attention du public. Je m'empresse de remplir cette promesse.

Il s'agit d'une reproduction — sous une forme étrange — de "la Statue de la Liberté éclairant le monde," par Bartholdi.

Ce tableau—car c'en est un aussi—est absolument en dehors de ce qui se voit d'ordinaire.

Cette reduction de l'œuvre de Barthol, di est due à M. Alcide Bongère, résidant à la Nouvelle-Orléans, et qui s'y est fait remarquer par divers travaux décoratifs.

Or pour prouver jusqu'où il peut aller dans cette ligne, savez-vous ce que s'est mis en tête d'exécuter le plus que japonais M. Bougère? Du relief polychrome, à la façon grecque, mais pour le coup, avec des matériaux auxquels on ne songe jamais: des étoffes de soie.

Oui, de l'étoffe et rien que de l'étoffe, visage, mains, pieds; tout enfin.

Sur un cadre, au fond gris, haut de sept pieds, large de cinq, est appliquée sa Statue, que soutient un socle de vieil or, avec cette inscription: *Liberty*. A droite et à gauche se montrent les écussons de la France et des Etats-Unis; la main droite élève le flambeau que vous connaissez, et la gauche porte une sorte de table avec ce mot: *Lex*.

Latéralement se détachent aussi les drapeaux des Etats-Unis et de la France, entre lesquels brille une étoile blanche. Dans l'encadrement de la Statue, qui mesure quatre pieds six pouces, sont élégamment distribuées 90 étoiles, courant, scintillant sur une légère baguette à fond bleu.

Le dessin de la Statue repose sur un fond ou chevalet de bois, et pour le parfaire, je le répète, M. Bougère n'a employé que de l'étoffe: traits, formes, membres, costume et accessoires, tout est ainsi rendu.

On conçoit les difficultés sans cesse renaissantes d'un semblable ouvrage, et l'on conviendra que je n'ai rien exagéré en écrivant que l'habile décorateur s'est montré plus que japonais, en entreprenant, en achevant pareille tâche, avec la seule aide de la soie—lisse ou bouillonnée—et d'une ossature de bois et de carton, où saillent les bosses nécessaires pour faire ressortir les différents plans de la composition.

Il faut la voir, il faut l'examiner de près, sous toutes ses faces, pour bien comprendre ce qu'elle a dû coûter de temps, d'attention. Faire de la peinture, on si vous le préférez, un à peu près de peinture avec du satin, du taffetas, avouez que l'entreprise n'est pas tentante, et que celui qui la mène à bien, distance et le bonhomme Job et les Chinois et les Japonais, ces pères des fameux casse-tête dont vous connaissez, et des bibelots se décomposant en je ne sais combien de parties infinitésimales.

On ne peut se faire une idée du travail de M. Bougère qu'en l'examinant minutieusement. Je me contenterai de vous dire qu'il se compose de 250 parts détachées, et que cette bâtisse—c'en est une véritable—est maintenue, en guise de ciment, par vingt-cinq mille épingles. Une jolie pelote, vous l'avouerez.

—La vague froide, le *Cold wave*, pour employer le langage du Bureau des Signaux, était venue tout exprès, vous le rappelez, pour compromettre la célébration du premier *Creole Day*, le 8 janvier dernier. De retour depuis le commencement de cette semaine, la malencontreuse voudrait-elle se retirer pour faciliter cette seconde célébration du *Creole Day* fixée à la présente date? On le dirait. Au moment où j'écris ces lignes, le froid se fait moins intense; un lendemain plus clément semble être promis.

Néanmoins en supposant même que le thermomètre ne remonte pas à sa moyenne accoutumée, ne permettons pas qu'une question de température porte atteinte une fois de plus à cette fête d'aujourd'hui qui est née.

Nous avons la réputation—nous autres Créoles de la Louisiane—d'être d'un tempérament très ardent, d'avoir des natures chauffées, surchauffées. Or si j'en crois mon expérience, je suis obligé de convenir que trop souvent nous avons permis à ce feu de diminuer, de presque s'éteindre.

Depuis bien des années il semble qu'un *cold wave* courre aussi parmi nous, en nous. Elles reviennent rarement ces explosions de chaleur féconde qui autrefois éclataient en notre être, surexcitaient notre action, alors que notre importance, notre autorité étaient mises en question. Ce *cold wave* a fréquemment paralysé les efforts; il a engendré je ne sais quelle inertie fatale.

Souvent en jetant les yeux sur telle ou telle individualité créole, individualité dont j'avais pu peser l'immense valeur, je me suis demandé pour quelle cause elle n'employait pas aussi magnifique organisation au service de notre race: au maintien de cette part de suprématie qui lui revenait, qui lui revient sur le sol de notre Louisiane.

Et à regarder cette abstention, ce persistant immobilisme, je me figurais instinctivement, par la pensée, ces légendaires soldats de l'armée française que, pendant la retraite de Moscou, on retrouvait de ci-de-là sur les routes, debout encore, la tête fièrement redressée toujours, mais inertes, mais glacés, morts, et cependant semblant vivre encore sous leur linceul de neige.

Il est aujourd'hui certaines parties du terrain perdu que nous ne saurions plus songer à reconquérir, et en cela le mieux est d'accepter philosophiquement, virilement, le règlement du passé.

Cependant le lot qui peut encore être notre n'est point à dédaigner; et ce lot on ne saurait nous le ravir, si nous restons ce qu'il a fait de cohésion, à cette union presque familiale qui fût jadis notre puissance.

Pour répéter, en le modifiant, un mot célèbre: "La Louisiane espère que tout le monde aujourd'hui fera son devoir."

A partir jour, chaque famille louisianaise créole doit avoir au moins un représentant à l'Exposition. Soyez sûrs que les femmes ne manqueront pas à ce devoir du patriotisme.

J'allais achever ce bulletin lorsqu'on me remet une lettre de M. Arthur Durieu. Le directeur de l'Opéra m'informe—et avec un joyeux empressement j'en transmets la nouvelle aux lecteurs de l'ABEILLE—que son nouvel abonnement ayant atteint un chiffre satisfaisant, il tiendra poursuivra ses représentations jusqu'au mois d'avril. Voilà qui est bien.

Il faut féliciter le public d'avoir compris la nécessité de cette seconde souscription; néanmoins, qu'on le sache, elle ne saurait suffire. Si l'on veut que le résultat de cette tentative de M. Durieu l'encourage à poursuivre l'entreprise la saison prochaine, et sur une plus grande échelle, il est indispensable que les recettes à la porte—le casino, comme on dit vulgairement—se maintiennent à un chiffre au rapport avec le budget de l'affaire.

Je ne saurais trop engager notre population à ne point perdre de vue cette urgence. Quand je le juge utile, je relève les défectuosités, les faiblesses de l'Opéra, parce que je crois que signaler des lacunes, des vices quelconques, c'est rendre un précieux service à une direction. Je continuerai donc toujours dans cette voie; mais à défaut d'autorité, nul ne mettra plus que moi persistance et sincérité à plaider la cause de notre scène française. Cette cause n'est pas seulement celle d'un art élevé, mais aussi de la langue que parlaient les fondateurs de la Louisiane; que parlaient plus tard ceux qui traversèrent les mers, pour aider notre République naissante à terminer sa lutte par le coup de tonnerre de Yorktown; la langue enfin dans laquelle tant de génies se sont exprimés et ont doté le monde d'œuvres enviées par tous, impérissables comme cette grande et belle France.

L. PLACIDE CANONGE.

MUSIQUE NOUVELLE.—L'envoi que nous adresse aujourd'hui M. L. Grunewald, se compose de trois morceaux de musique vocale que nous le félicitons d'avoir ajoutés à sa riche collection, car chacun d'eux est une valeur artistique: *Parle-moi d'amour*, paroles de Fabrice des Essarts, musique de George Rupès; *Non, non, vous n'aimez pas!* musique de George Rupès, paroles du Vte Oscar de Poli; *Croyance*, mélodie d'Ambroise Thomas; poésie de Georges Boyer.

Nous recevons aussi de la même maison *Heart and Hand* (*Le Cœur et la Main*), traduction et adaptation par M. Theodore T. Barker.

MAISON PHILIP WERLEIN.—Nous félicitons le jeune Adolphe Comeaux, un compositeur de 11 ans, dont nous avons reçu la valse *Alice T...*; une gentille page, pleine de promesses.

Nos compliments aussi au jeune auteur de *May Blossom* et de la *Polka Koko*, M. W. J. Voges. Ces deux compositions méritent la vogue dont elles jouissent à cette heure.

Le choix de musique qui nous est transmis de la maison Philip Werlein par M. James H. Larrieu, contient une romance: *Bid me good bye*, musique de Paolo Tosti, paroles de F. E. Weatherly; deux jolies valses; l'une, au souvenir de *La Petite Mariée*, par Edouard Déjan; l'autre: *Fédora*, par P. Bucalossi.

Notons enfin une *Sérénade* pour piano; gracieuse page signée de Moritz Moszkowski.

PANORAMA.—Nous constatons avec plaisir que le nombre de visiteurs au Panorama de la Bataille de Paris va croissant. Il n'en peut être autrement dans une ville comme la Nouvelle-Orléans, où le goût des arts est répandu, où le tempérament artistique se rencontre fréquemment.

La toile en exhibition est l'œuvre d'un grand artiste; elle est une page héroïque de l'histoire, où le vaincu s'élève au-dessus du vainqueur. C'est un ensemble remuant, vivant. En entrant dans le Pavillon du Panorama, on entre pour ainsi dire dans la fournaise même de la bataille, et l'admiration se partage entre l'indomptable résistance de Paris et le talent du peintre dont le pinceau l'a si superbement retracée.

THÉATRE FRANÇAIS.—Aujourd'hui, Mlle Jeunie Calef jouera, pour la dernière fois, son joli rôle de Little Muffets.

Demain, elle paraîtra dans *Little barefoot*.

MUSÉE-THÉATRE.—En consultant nos colonnes d'annonces on verra que M. Robinson tient en réserve un fort joli programme pour son public du dimanche.

Théâtre de l'Opéra.

Ce soir, pour le début de M. Rebeval, baryton, *Girofle-Girofla*. M. Rebeval y tiendra le rôle de Mourzouk.

Les autres rôles seront remplis par Mmes Alice Reine, L. Grand, Fernande, Aubert, MM. Tony-Reine, Caisso, Bronix.

Le spectacle commencera par *Un Mari dans du Coton*, avec Mme Dachet et M. Gérard.

Mardi, 1ère représentation de l'opérette *Le Grand Mogol*, 3 actes et 4 tableaux, par Audran. Les rôles en seront tenus par Mmes Alice Reine, Caisso, MM. Caisso, Geraizer, Gérard, Chamonin.

Le Grand Mogol est un ouvrage à mise en scène somptueuse. Afin d'y ajouter de l'éclat, la direction a engagé une danseuse qui a laissé les meilleurs souvenirs à notre public: Mme Gossi. Elle sera secondée par Mmes Laurent, Lyon, Anselli et un corps de ballet.

La location est déjà très considérable.

A la fin du spectacle, les chœurs stationneront rue Toulouse et de là remonteront la rue Royale. Ainsi tout retard sera évité aux passagers.

THÉATRE ST-CHARLES.—Le drame de *Fédora* est l'un des plus puissants de Victorien Sardou, et le rôle de la princesse *Fédora* est, sans contredit, le plus brillant du répertoire de Mlle Fanny Davenport. On n'a pas oublié l'effet qu'elle y produit ici.

Elle le reprend ce soir avec M. R. Mantell dans le personnage de Loris Ivanoff, qu'il tient avec grande distinction.

Mlle Fanny Davenport nous mène d'autres artistes qui semblent avoir réussi partout. Voilà une semaine qui fera certainement compensation pour celles où la recette a faibli.

Demain, seconde représentation de *Fédora*.

GRAND OPERA HOUSE.—Ce soir Mlle Aimée, dont le nom exerce invariablement une influence de mascotte sur le public américain, paraîtra dans la jolie comédie de Victorien Sardou: *Dicorçons*, traduite en anglais.

La comédienne est toujours le bouteen-train que vous savez; jamais elle n'est plus de bris, semble-t-il. On nous affirme aussi que son entourage est digne d'elle.

Il va sans dire que *Dicorçons* sera le spectacle de toute la semaine.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—C'est le drame renommé de F. A. Scudamore: *The Inside Track*, que M. Oliver Byron donnera pour la première devant le public de la Nouvelle-Orléans. Dans ces cinq actes très mouvementés il joue le rôle de Harold Denbigh, et avec un talent vrai, disent des journaux que l'on nous communique.

A côté de lui on cite, et d'une façon élogieuse aussi, Mlle Kate Byron dans le rôle de Jerry Twaddle.

Un joli décavé, le petit vicomte de X.... entre, l'autre nuit, dans un cercle assez mal famé.....

Deux ou trois joueurs, ayant retiré leurs chaussures pour plus de commodité, dormaient sur les divans.

—Ah! quelle tenue, messieurs, s'écria le gentilhomme!.... ce n'est plus un cercle, c'est l'école des pontes déchaussés!

Extrait d'un journal de province:

"On demande un homme de 40 ans, sachant faire un peu de cuisine, cirer et entretenir un jardin et une bonne."

Eh bien, et la ponctuation!

Un solliciteur se présente, à dix heures du matin, dans les bureaux du ministère des finances de France et demande à voir M. Saint-Cyriac.

—M. le ministre ne reçoit pas, dit un huissier.

—Cela m'est égal, répond avec aplomb le solliciteur, pourvu qu'il donne!....

Au restaurant:

—Garçon, pourquoi me faites-vous payer un supplément?

—Monsieur le sait bien.

—Pourquoi?

—Ah! monsieur n'est pas un habitué. Mais monsieur doit se rappeler qu'il a demandé du poisson frais.

On n'invente pas ces choses-là:

Une des principales stations balnéaires d'hiver, dans le midi de la France, a son petit journal spécial. On y lit ceci:

"Enfin! notre charmante station va reprendre toute son animation et sa gaieté habituelle. Les avis parvenus aux propriétaires des hôtels font, en effet, prévoir l'arrivée, d'ici à huit jours, de plus de trois cents malades."

Les malades d'hiver étant généralement des malades sérieux, voyez d'ici la petite fête.

—Bébé, quels livres veux-tu pour tes étrennes!

—Des livres.... de bonbons.

L'*Overland China Mail* annonce, à la date du 1er décembre, d'après un journal japonais, que deux officiers français chargés d'étudier les institutions militaires des nations de l'Extrême-Orient, sont arrivés au Japon, le 9 novembre, et visitent les différentes villes de garnison de ce pays.

Deux amis de collège se rencontrant au bout de trente ans:

—Vous avons bien vieilli, dit l'un.

—Oh! répond l'autre en regardant son ami d'un air compatissant; l'embêtant ce n'est pas de "vieillir".... c'est d'être "vieux!"

Un chevalier d'industrie, conte d'occasion, est traduit devant la police correctionnelle.

—Vous prétendez être véritablement comte? interroge le président.

—Oui, monsieur le président; ce titre m'a été transmis régulièrement; il s'est perpétué jusqu'à moi de mâle en mâle.

—Vous pourriez dire qu'il s'est perpétué de mal en pis, ce serait plus exact.

Quequ'un demande à un vieil avare qu'il a donné qu'Taggent à son fillenl pour ses étrennes.

—Non pas, mais c'est tout comme: je lui ai donné.... du fort bons conseils dont il pourra, s'il le veut, tirer profit.

Chez l'épicier:

"Vous direz à vot'bourgeois que je lui sers là de l'huile épluchée."

"Pour épluché bien! C'est le sous-préfet, mon bourgeois, et ce qu'il a pour de l'épuration!"

Au tribunal correctionnel à Paris.

Bahuchard est accusé d'avoir injurié les sergents de ville. Le président s'adresse au gardien de la paix qui vient de témoigner et, désignant le prévenu:

—Evidemment, cet homme était gris!....

Bahuchard, avec un élan larmoyant:

—Oui, mon président, "aigri" par le malheur.

Dans le couloir d'un théâtre, un spectateur maladroit et myope plante sa canne dans le nez d'un monsieur qui passe près de lui.

—Vous êtes un idiot! s'écrie celui-ci en se frottant les narines.

Le personnage ainsi interpellé, qui est atteint de surdité, comprend mal, et se rangeant de côté:

—Après vous, monsieur, dit-il de sa voix la plus aimable!

Chapuzot écrit à un créancier, qui se ramène à lancer des traites:

—Vous avez beau tirer sur moi, vous ne me toucherez jamais.

Une remarque:

—La rue Vide-Gousset, à Paris, se trouve entre la Banque et la Bourse.

Entre voleurs:

—Qué qu'tas encore grinchi?

—Pendant un incendie, j'faisais la chaîne et.... la montre d'un bourgeois s'a trouvée au bout!

La petite Titite, à qui l'on a donné une boîte à musique, assiste à une soirée où un pianiste des plus connus exécute une foule de morceaux. Quand il a fini, Titite se penche à l'oreille de sa mère:

—Il est bien heureux, ce monsieur; sa musique joue bien plus d'airs que la mienne.

Sainte-Beuve ne pouvait supporter la bêtise et surtout la sottise; il s'en irritait au point d'en éprouver une véritable souffrance.

—On est cependant tenu à de certains ménagements, lui disait Mérimée. Il y a des gens ennuyeux, mais pensez-vous qu'ils le fassent exprès?

—Peut-être.

Les scrupules d'un grammairien:

Dumarsais était à l'agonie. Un ami éploré l'interrogeait sur son état:

—Hélas, répondit-il je m'en vais on je m'en vas, car je crois toujours que l'un et l'autre se disent.

Et deux heures plus tard, il expirait lauréat par le doute.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 6 février 1886.
Thermomètre de R. SCHMITZ, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	51	10 au dessous de 0
Midi	53 12½	9 au dessus de 0
3 P. M.	57 14	.. ..
6 P. M.	53 12½	.. ..

Nlle-Orléans, 6 février 1886, 2 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	44	Nashville, Tenn	42
Augusta, Geo	48	Pittsburg, Pio	28
Savannah, Geo	48	Cairo, Ill	44
Mobile, Ala	47	Davenport, Iowa	32
Montgomery, Ala	47	Dubuque, Iowa	38
Vicksburg, Miss	58	Keokuk, Iowa	33
Galveston, Tex	60	La Crosse, Wis	36
Indianola, Tex	66	St-Louis, Mo	46
Shreveport, La	63	St-Paul, Minn	45
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan.	47
Chattanooga, Tenn	46	Omaha, Neb	41
Cincinnati, O	31	Yankton, D. T	46
Louisville, Ky	37	Key West, Fla	63
Memphis, Tenn	46	Nlle-Orléans La	56

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

William Barthel à Mlle Lena Henrichs.
Frederick Weber Jr. à Mlle Eleonora Rigaud.
Salvatore Dilibertà à Mlle Anna Costa.
John Campbell à Mlle Mary Grant.
Wallace Kelly à Mlle Mary Williams.
Isaac Burles à Mlle Martha More.

Naissances.

Mme Edward Langhoff, un garçon.
Mme Wm Barthel, un garçon.
Mme Eugène M. Girard, une fille.
Mme John Fabing, un garçon.
Mme John J. Albert, une fille.
Mme Stonewall Hanna, une fille.
Mme Wm T. Hanning, une fille.
Mme Joseph Rosschmeyer, un garçon.

Décès.

Mme Mary Reese, 35 ans, 482 rue Decatur.
Joséphine Voss, 4 semaines: 63 rue Union.
Lucien Formento, 52 ans, 303 rue Ursulines.
Henry Dart, 78 ans, rue Pordueus près Pitt.
Mlle Elizabeth Poche, 19 ans, Asile des Orphelines de Ste-Elizabeth.
James Mullen, 49 ans, 79 rue Joséphine.
Katie Gervais, 1 mois, rue François près du canal Marigny.
Robt. Richardson, 2 ans, 98 rue Conti.
Mme Veuve Julia Abbot, 66 ans, avenue Carrollton.
John Kleyle, 34 ans, rue Canal.
Léonard Raniéri, 12 mois, coin St-Claude et St-Antoine.
Paul Mandel, 14 ans, coin Colombus et Remparts.
Emanuel Stewart, 9 ans, rue Philip près Freret.
Mlle Mary T. Bolton, 15 ans, 184 rue Annunciation.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

M. J. Cunningham à Mme M. S. Gaines, un terrain et bâtisses situés rue Palmyre, entre Romain et Claiborne ..... $2,400.
Succession Robert Blumer à Joseph Hernandez, une portion de terre et bâtisses situés rue St-Charles, entre Burthville et Greenville ..... $4,000.
Chas. B. Lanusse à John Artigues, un terrain et bâtisses dans l'îlet compris entre les rues Dumaine, Broad, Dorgenois et St-Philippe ..... $1,200.
Mme veuve Mary Steward à Manuel Bornio, Jr., un terrain et bâtisses situés rue Rocheblave, entre Canal et Gasquet ..... $350.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—La demande d'une nouvelle instruction de l'affaire "Angelo Secola vs La compagnie d'assurances du Croissant" a été repouss